

Recherches sociographiques



Bonheur d'occasion ou le salut par la guerre

Maurice Lemire

Volume 10, Number 1, 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055438ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055438ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemire, M. (1969). Bonheur d'occasion ou le salut par la guerre. *Recherches sociographiques*, 10(1), 23–35. <https://doi.org/10.7202/055438ar>

Article abstract

Bonheur d'occasion ou le salut par la guerre

BONHEUR D'OCCASION OU LE SALUT PAR LA GUERRE

Malgré une certaine gaucherie de l'écriture et certaines hésitations dans le plan, *Bonheur d'occasion* atteint, d'après nous, une profondeur et une justesse d'intuition encore inégalées dans notre roman. Cette profondeur varie en effet selon qu'on n'y voit qu'une « anecdote » qui se situe dans le quartier populaire de Saint-Henri¹ ou qu'une protestation contre le sort des prolétaires dans les grandes villes. Pour nous, Gabrielle Roy a saisi le drame de tout un peuple pour qui l'urbanisation a été pire que la guerre.

Au Québec, l'urbanisation a des incidences qui lui donnent l'allure d'un drame national. Les grandes villes recrutent surtout leurs nouveaux citoyens à la campagne. Le passage d'un milieu à un autre provoque toujours un certain déchirement, mais en général rien de traumatisant; c'est une évolution normale. Le Français quitte le fond de sa province pour Paris avec le sentiment d'accéder à un mode de vie supérieur. Il en va de même pour l'Anglais, pour l'Allemand, mais non pour le Canadien français; il passe de la campagne à la ville sans changement véritable parce que la civilisation urbaine canadienne-française n'existe pas. La ville ici est anglaise.

Plusieurs facteurs ont empêché l'épanouissement au Québec d'une véritable civilisation urbaine. Éliminés du commerce et refoulés à la campagne peu après la conquête, nos ancêtres se sont peu à peu définis comme un peuple agricole. À mesure que l'écart s'agrandissait entre vainqueurs et vaincus, ils ont puisé dans leur relégation à la campagne une mystique agriculturiste. Pendant ce temps, les immigrants anglais, bien décidés à exploiter la colonie à leur avantage, organisent le commerce et l'industrie. Montréal devient leur métropole; jusqu'en 1860, ils y constituent la majorité. À la même époque, Québec compte près de 22,000 fonctionnaires anglais. L'adaptation n'étant pas leur qualité maîtresse, les conquérants transplantent partout leurs institutions: *college, public library, community hall, club* ... À cela s'ajoute l'influence des grandes villes américaines.

¹ Réjean ROBIDOUX et André RENAUD, *Le roman canadien-français au vingtième siècle*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1966, p. 80.

Malgré la mystique du terroir, notre population doit très tôt affronter le problème de l'urbanisation. La surpopulation des campagnes, occasionnée par la mauvaise distribution des lots de la Couronne et par la pauvreté du sol en beaucoup d'endroits, force maints ruraux à émigrer aux États-Unis, où les grandes filatures absorbent facilement la main-d'œuvre bon marché. À mesure que le Québec s'industrialise, ils s'établissent à Montréal, Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières. À Montréal en particulier, ils forment autour de la cité anglaise une ceinture de faubourgs. Saint-Henri, Pointe-Saint-Charles, Faubourg-Québec, Hochelaga, Rosemont, Ville-Saint-Louis, autant de villages où refléorissent les institutions rurales faute de participation authentique à la vie urbaine. Comme à la campagne, les activités sont polarisées par la paroisse et la famille.

L'élite, croirait-on, pouvait dégager la société urbaine de l'atavisme campagnard. Mais la fortune partageait ce groupe en deux classes bien distinctes. Par d'heureuses transactions, par les influences politiques, plus rarement par l'instruction, certains parvenaient vraiment à s'intégrer à la ville en adoptant les mœurs anglaises et en reniant leurs origines. Les autres comptaient sur l'instruction pour se faire une situation dans la société; à cause de l'encombrement des professions libérales, ils ne parvenaient jamais à un rang correspondant à leur éducation; force leur était donc de continuer à graviter dans la zone d'influence de la famille et de la paroisse.

Pour aggraver cette situation, nos hommes de lettres répandent des écrits hostiles à la ville. La désertion des campagnes prend à leurs yeux l'allure d'une trahison qui menace à brève échéance l'existence même de la nation. Pendant que les Anglais progressent à la ville, les Canadiens français brûlent leurs énergies à défendre leurs institutions rurales.

Dès 1934, Jean-Charles Harvey perçoit les conséquences de cette situation; les déracinés établis à la ville sans y être intégrés sont des demi-civilisés:

« Aussi longtemps que les nôtres sont paysans et demeurent près de la nature, ils possèdent les dons les plus riches de l'humanité: intégrité, douceur, ordre, sacrifice, oubli de soi . . . Prenez-les et essayez de leur faire une vie cérébrale, après leurs trois siècles d'atavisme terrien ou forestier. Vous faites d'eux surtout des égarés. »¹

Avec beaucoup d'amertume, Harvey décrit la société de Québec: les avocats pour qui la lettre du code vaut bien mieux que l'esprit; les hommes politiques qui se servent du pouvoir pour leurs intérêts personnels; les universitaires uniquement attachés à la tradition; les journalistes heureux de leurrer le peuple.

Dix ans plus tard, c'est Roger Lemelin qui croit inaugurer le roman de mœurs urbaines. Mais *Au pied de la pente douce* n'est qu'une caricature de mœurs paroissiales. On y retrouve bien quelques traits des milieux urbains,

¹ J.-C. HARVEY, *Les demi-civilisés*, Montréal, Éditions du Jour, 1962, p. 137.

mais complètement dénaturés. Un début de stratification sociale partage les Mulots et les Soyeux. Mais l'ascension sociale se fait uniquement en fonction de la paroisse. L'ambition se borne aux honneurs décernés par le curé Folbèche et les carrières réussies trouvent leur couronnement dans le poste de marguillier ou de distributeur de bons de messe.

En 1948, Ringuet écrit un roman de conquête de la ville sous le titre *Le poids du jour*, mais ce n'est qu'une réussite partielle. Gilles Marcotte note à ce sujet: « Le roman de la conquête de la ville, en milieu canadien-français, reste à faire, et *Le poids du jour* ne fait, malgré des réussites partielles, qu'en esquisser la forme à venir. »¹ Notre civilisation urbaine alors en train de se créer brûle les étapes et la mentalité rurale bousculée par la civilisation américaine est, peut-être, le seul sujet d'observation valable comme nous le fait croire Pierre Hamp dans *Hormidas le Canadien*.

Nous n'en sommes pas à ce stade-là dans *Bonheur d'occasion*. C'est plutôt l'impossibilité de s'intégrer à la civilisation urbaine qui constitue le drame des Lacasse. La prospérité consécutive à la guerre de 1914 attire nombre de ruraux à la ville. Ils s'embauchent à vil prix; c'est l'âge d'or du capitalisme au Québec. Ils compensent la modicité de leur salaire par un nombre accru d'heures de travail. Mais avec la crise économique de 1929, bon nombre de ces ouvriers sans instruction et sans qualifications sont congédiés; on n'a que faire de leurs bras. Les chômeurs vivent de secours direct. Les autres travaillent à si bon marché que leur sort n'est guère plus enviable. Comment alors s'intégrer à une société entièrement dominée par la production et la consommation?

Il aurait alors fallu des investissements considérables pour rendre productif tout ce capital humain. Au lieu du « secours direct », il aurait fallu des écoles de métier pour le recyclage de la main-d'œuvre, des usines pour les régions défavorisées, des lois sociales contre les abus de la libre concurrence. Mais Westmount a ignoré Saint-Henri. Refoulés dans leurs ghettos par une sorte d'*apartheid*, les populations canadiennes-françaises ont croupi dans leur misère sans autre moyen d'en sortir que la guerre.

Gabrielle Roy a saisi la profondeur de cette misère:

« C'est alors que j'ai découvert la misère de ce peuple de Saint-Henri, la misère qui était l'œuvre du chômage qui avait détruit la fibre de fierté humaine... qui avait fait des ravages dans notre peuple... La guerre paraissait comme un salut... »²

Elle la transpose sous forme romanesque en utilisant une construction antithétique qui nous présente l'évolution parallèle de deux couples de génération différente aux prises avec les problèmes d'intégration urbaine.

¹ Gilles MARCOTTE, *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, *Essais critiques*, p. 68.

² Entrevue accordée à Judith Jasmin par Gabrielle Roy, Radio-Canada, Émission *Premier plan*, 30 janvier 1961.

Le premier, d'âge mûr, natif de la campagne, reste profondément inadapté à la ville. Il mène une lutte désespérée pour garder son identité au milieu des séductions infiniment variées de la vie citadine. Aussitôt que la guerre donne à chacun le moyen de secouer sa misère, la famille se disperse. Dans la fleur de l'âge, le second couple ne connaît la campagne qu'à travers les parents. Il sent plus profondément son inadaptation au milieu urbain et veut à tout prix s'en libérer. Mais les difficultés d'abolir le passé sont plus nombreuses que prévues: il y parvient toutefois en rompant avec la solidarité traditionnelle.

Azarius et Rose Anna sont nés à Saint-Denis-sur-le-Richelieu. Ils ont eu une enfance heureuse. Avant d'être confrontés aux réalités de la vie, ils ont pris contact avec une nature accueillante. Azarius sait écouter les petits merles sur le toit. Il connaît aussi le plaisir de travailler le bois. Dans sa jeunesse, Rose-Anna s'est ouverte aux beautés de la nature et dans son âge mûr elle garde sa « joie passée comme une chose qui a dormi en elle. »¹ Elle a été, de son aveu même, incomparablement plus heureuse que Florentine, sa fille: « À son âge, je pensais-t-y comme elle à faire vivre mes parents ? »²

Pourquoi ont-ils quitté la campagne? Le roman ne fournit pas d'explication véritable. Rose-Anna aurait cédé aux mirages de la ville; la vieille madame Laplante le laisse entendre: « Tu crois p'têtre ben te sauver de la misère astheur que tu vas aller faire ta dame dans les villes . . . »³ C'est là le reproche traditionnel fait aux déserteurs de la terre. Maintenant, toutefois, l'histoire économique nous est mieux connue et nous savons que la plupart de ces déserteurs cédaient à la nécessité. Les petites terres nombre de fois subdivisées ou des lots pierreux ne suffisaient pas à nourrir une famille nombreuse. Seuls les aînés pouvaient espérer s'établir sur une ferme; les autres devenaient bûcherons ou journaliers. C'est sûrement ce qui est arrivé à Azarius. Transplanté sans même changer de métier, il n'a vu aucune solution de continuité entre la ville et la campagne. À l'image du petit village de Saint-Henri avant d'être encerclé par les usines, les canaux, les voies ferrées, le couple Lacasse espère couler des jours heureux au milieu des enfants, au sein de la paroisse.

Cette inadaptation aux conditions nouvelles d'existence déteint bientôt sur toute la vie des personnages. En exigeant de ne travailler que de son métier, Azarius se dégoûte vite de tout autre genre d'emploi. Il en vient tout bonnement à préférer le secours de l'État. Déprécié dans son propre milieu, il développe un énorme besoin de compensation. Ses vantardises au restaurant le consolent de ses échecs en affaires. Au budget familial sans cesse déficitaire, il oppose des projets vagues mais dorés. Il nourrit « un

¹ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Beauchemin, 1947, p. 231.

² *Ibid.*, p. 133.

³ *Ibid.*, p. 267.

goût dangereux du superflu comme une revanche à prendre sur un travail qui le contrarie ». ¹ C'est ainsi qu'il perd tout sens de la prévoyance et achève le processus de prolétarianisation.

Comme Azarius, Rose-Anna a des dispositions à l'inadaptation; elle est rêveuse de nature. C'est même là le point qui la rapproche le plus de son mari: « . . . lui seul avait su la soulever jusqu'aux sommets les plus hauts de la félicité ». ² Bien que son naturel soit contrarié par les responsabilités, il lui reste toujours une certaine indécision dans le caractère.

Rose-Anna révèle surtout son inadaptation par son idéal familial. Elle désire perpétuer à la ville la famille de type campagard, nombreuse, dominée par la mère, cadre unique des loisirs et des travaux. Elle accepte les naissances annuelles comme aux temps où la terre réclamait beaucoup de bras. Elle admet la démission de son mari un peu comme allant de soi; la campagne l'a habituée à un certain matriarcat. Elle voit toujours l'un ou l'autre des enfants s'éloigner d'un mauvais œil. L'inquiétude l'empêche de dormir jusqu'à la rentrée du dernier. Elle éprouve une joie réelle quand Florentine, minée par les chagrins d'amour, passe ses soirées à la maison. Elle rêve d'une entreprise familiale: Azarius, propriétaire de taxi, embaucherait Eugène. Même l'école ne lui semble pas le complément obligatoire de la famille. Toutes les raisons paraissent bonnes pour dispenser les enfants de la classe.

Ce couple inadapté entre bientôt en conflit avec la ville qui offre, elle aussi, un cadre de vie complet mais autrement plus attrayant. La ville, c'est la grande éducatrice. Par tous les moyens de diffusion, radio, cinéma, journaux, elle ouvre des fenêtres sur le monde. Par ses fonctions commerciales, elle crée des besoins nouveaux, stimule au travail comme à la dépense. Enfin elle développe l'instinct grégaire, qui donne prise à la tyrannie de toutes les modes. Les habitants de Saint-Henri, les enfants Lacasse comme les autres, subissent ces influences, mais à cette différence près qu'ils ne peuvent leur donner suite. Faute d'instruction et d'argent, ils sont incapables de s'inscrire dans le contexte économique moderne. Ils sont à la fois attirés et repoussés par la ville.

Rose-Anna sent bien l'attrait de la ville chez ses enfants. Florentine a modelé son idéal d'après les fascinations citadines. Elle va avec ses amies se promener rue Sainte-Catherine pour admirer le luxe qu'elle ne pourra jamais se payer. Elle rêve de grands magasins, de restaurants, de théâtres. Elle doit malheureusement se contenter de colifichets bon marché qui trahissent son envie. Elle compte trouver un prince charmant pour la sortir de sa condition. La famille peut-elle encore lui être de quelque utilité? Elle le croit quand, épouvantée par son terrible secret, elle cherche un refuge.

¹ *Ibid.*, p. 229.

² *Ibid.*, p. 230.

Mais elle constate avec déception: « Et à quoi était-ce bon, le passé, l'enfance, les souvenirs de la famille? À quoi bon, à quoi bon? »¹

Chez Eugène, l'attrait de la ville est aussi grand. Ce jeune homme de dix-sept ans a déjà quitté l'école depuis trois ans. Comme Boisvert, Pitou et Phonse, il chôme, traînant sa fainéantise d'un restaurant à l'autre, écoutant d'une oreille avide les propos des hâbleurs éblouis par la richesse. Il refoule son exaspération de manquer toujours d'argent, quête des cigarettes et, parfois, se laisse aller au vol. D'où vient à ses yeux la mesquinerie de son sort? De la famille. Réduit à vivre des quelques sous prélevés sur le salaire de Florentine, il prend le foyer en horreur; il éprouve un malaise chaque fois qu'il rentre. Il y vient tout juste pour manger et dormir. Il s'est donné à la ville qui le repousse.

L'attrait de la ville s'exerce aussi sur les tout petits. La flûte tant convoitée par Daniel symbolise sans doute toutes les séductions de la ville.

Aux attraits de la ville, il faudrait opposer les attraits du foyer. Malheureusement Rose-Anna n'a que des logis sordides à offrir et des sacrifices à imposer.

À mesure que la famille s'agrandit, les logements rapetissent. À la naissance de Florentine, les Lacasse habitaient un appartement ensoleillé et même ils parlaient « [d'] avoir une maison avec un jardinet où il planterait des choux et des carottes ». ² Au lieu de cela, ils déménagent tous les printemps. Avec les années, les logements sont toujours plus sombres, plus humides, plus près des voies ferrées et des usines. Ces conditions sapent peu à peu l'unité familiale: « Ils avaient été beaucoup trop à l'étroit ici (rue Beaudoin), bousculés à prendre ombrage des petites manies propres à chacun, resserrés jusqu'au point de se mettre à haïr le foyer ». ³ Pas d'intimité possible; le soir, on transforme les divans en lits et Eugène dresse son grabat dans la cuisine. Le décor même est affligeant; partout du petit linge d'enfant faute d'espace de rangement. Et puis les bruits: « Si près des *tracks*, c'est quasiment pas habitable. Ce bruit-là je m'y habituerai jamais ». ⁴ Malgré tout, ça reste aux yeux de Rose-Anna le sanctuaire inviolable de leur intimité. Elle le sent bien lorsqu'elle doit faire place aux nouveaux locataires:

« Cette impuissance à retenir sa famille, cette pénible sensation de voir les frères remparts de leur intimité céder, s'écrouler, et de se découvrir à la dérive parmi un flot turbulent et triste d'êtres pareils à eux... mon Dieu, elle ne pouvait supporter cette épreuve! » ⁵

¹ *Ibid.*, p. 339.

² *Ibid.*, p. 125.

³ *Ibid.*, p. 384.

⁴ *Ibid.*, p. 388.

⁵ *Ibid.*, p. 374.

Les enfants voient la réalité avec d'autres yeux :

« Chez nous . . . c'était bien ce mot-là qu'on employait autrefois pour désigner un logis humide au sous-sol, rue Saint-Jacques. C'était encore ce mot-là qui leur rappelait les trois petites pièces brûlantes au faite d'un immeuble crasseux, rue Saint-Antoine. Chez nous, c'était un mot élastique et, à certains heures, incompréhensible, parce qu'il évoquait non pas un seul lieu, mais une vingtaine d'abris éparpillés dans le faubourg. »¹

Pour ajouter au décor sordide, Rose-Anna doit sans cesse parler d'argent. Lorsque le mari tombe en chômage ou abandonne son travail, elle lui rappelle qu'un père de famille nombreuse ne lâche pas « le sûr pour l'incertain ». ² Quand il se chauffe confortablement à la maison pendant le mauvais temps, elle doit insister sur l'urgence de trouver un logement, un emploi. Pour lui forcer la main, c'est elle qui se rend chez Lachance chercher de l'embauche. Pas surprenant qu'Azarius prenne souvent le chemin du restaurant.

L'argent crée également des tensions entre Eugène et sa mère. Rose-Anna le sent bien quand son fils vient lui annoncer son engagement dans l'armée : « C'est-y parce que je te donnais pas assez d'argent pour fumer, pis tes petites dépenses ? » ³ La mère et le fils ont dû avoir de nombreuses disputes à ce sujet. Pour le petit Daniel, l'hôpital est une sorte de refuge contre les conversations d'argent : « Il n'y avait plus de chuchotements la nuit autour de lui ; il n'entendait plus, en s'éveillant brusquement, parler d'argent, de loyer à payer, de dépenses . . . » ⁴

Florentine en particulier est la confidente des doléances maternelles ; elle seule peut donner des conseils judicieux et prendre une part des responsabilités. Aussitôt qu'elle entre, commence la longue litanie des plaintes : Azarius va quitter son emploi, Eugène s'engage dans l'armée, le petit Daniel est malade, le nouveau logement à trouver et puis . . . la naissance d'un onzième enfant. Comme salutation au restaurant, Rose-Anna ne trouve rien d'autre que l'évocation de leurs ennuis : « Ah, c'était bien là sa mère, songea Florentine, trouvant sans délai le langage de leurs ennuis ». ⁵ Et la jeune fille se demande avec raison si leurs soucis n'étaient pas « ce qui dans dix ans, dans vingt ans, résumerait encore le mieux la famille ? » ⁶

C'est ainsi que la lutte vaillante, courageuse et désespérée de Rose-Anna contre la désintégration familiale apparaît aux enfants comme une suite de doléances, de mises en garde, de défenses. Tous les jours la mère doit choisir entre le pain quotidien et la flûte d'étain ; tous les jours elle doit imposer le sacrifice et le renoncement. Les familles de prolétaires n'ont pas

¹ *Ibid.*, p. 379.

² *Ibid.*, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 95.

⁴ *Ibid.*, p. 308.

⁵ *Ibid.*, p. 159.

⁶ *Ibid.*, p. 159.

droit au plaisir. La romancière le démontre éloquentement dans le récit du voyage à la campagne. Grâce à ses efforts soutenus, Rose-Anna est parvenue à redonner un fragile équilibre à son foyer. Azarius travaille, Florentine veille à la maison, Daniel se porte mieux et Eugène est venu en congé. Azarius propose une visite aux parents de Saint-Denis. La mère sait bien qu'elle devrait refuser : « Une joie venait à elle, lui coupait le souffle. Voyons, elle devait être plus raisonnable et ne pas s'abandonner ainsi ». ¹ « Son père, rétorque-t-elle, as-tu pensé à la dépense ? » ² Pour une fois, elle ne veut pas contrarier la joie générale : « Car à force de vouloir doser, diluer la joie, il vient un moment où elle n'agit pas plus sur l'âme qu'un tonique affadi sur le corps ». ³ Elle cède avec l'illusion d'ouvrir à ses enfants le paradis perdu qu'elle leur réserve depuis longtemps : « Elle irait avec ses enfants et leur faim de joie à tous, ce serait elle qui les conduirait dans le royaume défendu et leur en ouvrirait les portes ». ⁴ Mais le paradis perdu l'est irrémédiablement. Toute tentative pour le réintégrer est puni sévèrement : un accident de la route survient au retour, Azarius perd son emploi, Florentine se donne à un garçon et le petit Daniel entre à l'hôpital.

Les familles de prolétaires sont condamnées comme Tantale à être témoins des plaisirs des autres sans jamais y participer. La société capitaliste les ignore et les ignorerait encore longtemps si la guerre ne venait heureusement rappeler leur existence. On se souvient alors des jeunes gens des faubourgs pour leur demander leur vie. On veut en faire des défenseurs de l'ordre établi en les apitoyant sur le sort des Polonais alors que tout le monde est demeuré insensible aux malheurs d'ici. Quand il s'agit de préparer à la mort, on trouve de l'argent : « Imagine-toi donc qu'ils ont ramanché le vieux comme neuf; ils en ont fait un autre homme que je te dis, donné des lunettes, arraché les amygdales, vacciné de la tête aux pieds, bourré de vitamines; ils y ont jusqu'à redressé le nez qu'était un peu de travers. Il va faire un beau mort . . . ». ⁵ Mais on n'avait pas un sou pour procurer du travail aux milliers de chômeurs qui se dégradaient dans une inaction pire que la mort. Ces parias, que doivent-ils à une société qui ne leur a jamais rien donné ? Pourtant, ils iront s'engager. Avec les autres, ils chanteront en partant : « There'll always be an England ». Ils feront croire aux gens en position qu'ils se sont ralliés aux thèses officielles, mais au fond la guerre ne sera que le bonheur d'occasion « d'une horrible misère qui [reconnaît] là sa suprême ressource ». ⁶ Pour les déracinés, la vie ne vaut plus cher et l'on est heureux de pouvoir l'échanger pour un manteau d'hiver.

¹ *Ibid.*, p. 231.

² *Ibid.*, p. 233.

³ *Ibid.*, p. 242.

⁴ *Ibid.*, p. 238.

⁵ *Ibid.*, p. 433.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

En même temps qu'elle permet une certaine intégration à la ville, la guerre provoque l'éclatement de la famille. Eugène en donne le signal. Jusqu'à présent il n'a pu céder aux tentations de toutes sortes faute d'argent, mais la guerre lui fournit ce bonheur d'occasion. En échange de sa vie, il va pouvoir, lui aussi, donner des rendez-vous aux filles, jeter de l'argent aux enfants avec désinvolture, faire claquer les billets de banque entre ses doigts. Rose-Anna ne peut comprendre cette défection; elle croit à un malentendu: « En ce cas, tu vas te dédire . . . J'irai, moi, si tu veux, j'irai, j'expliquerai . . . »¹ Mais c'est dans le cœur de son fils qu'elle a perdu la bataille: Eugène est « ben content » de quitter sa famille.

Florentine, comme toutes les jeunes filles trop pressées de se marier, devrait poursuivre sa vie de fille-mère au sein de sa famille sans espoir de fonder un jour un foyer. Mais la guerre permet de trouver nombre de jeunes soldats désireux de se marier avant de passer les mers.

Azarius consomme la désintégration du foyer par son engagement dans l'armée. Blessé dans son orgueil de père, il s'est réfugié dans le rêve et toutes ses tentatives se sont soldées par des échecs. Il est tenté de tout rejeter par-dessus bord et de prendre la grande route libératrice. Mais le courage et la ténacité de sa femme le retiennent. Comment concilier ses désirs d'évasion avec ses devoirs de père de famille? L'armée se présente comme un bonheur d'occasion. Rose-Anna aura l'argent nécessaire pour se tirer d'embarras et lui prendre le large. Du coup il se sent réhabilité: « Si je t'en parle aujourd'hui, dit-il, c'est parce qu'elle est finie, ta misère, Rose-Anna. Écoute ben, Rose-Anna: tout va recommencer en neuf ».² En effet la misère est finie, mais Eugène, Florentine, Azarius, Yvonne et le petit Daniel ont quitté le foyer d'une façon ou d'une autre. Jusqu'à présent, seule la pauvreté les avait retenus ensemble. Avec les possibilités d'intégration urbaine qu'offre la guerre, la famille de type campagnard disparaît et Rose-Anna se prend à regretter cette misère qui les unissait: « Comme c'était loin, comme c'était loin le souvenir de l'argent qui lie tant les pauvres les uns aux autres et aide leur bonne affection, douce c'est vrai, mais menacée sans cesse par la crainte du manque ».³ La guerre aura beau apporter la prospérité, changer les modes de vie . . . Rose-Anna conservera toujours au fond de son cœur la nostalgie de la famille campagnarde.

Pour le couple Florentine - Jean Lévesque, c'est le contraire: la guerre leur donnera l'occasion d'accéder à un genre de vie correspondant à leur mentalité. Florentine veut se définir comme un authentique produit de la ville. Définition d'abord négative: éviter la misère de sa mère. N'ayant jamais communiqué avec la grande nature, elle n'a pas de ces attendrissements qui paralysent Rose-Anna. Elle est pratique, suppute ses chances et

¹ *Ibid.*, p. 95.

² *Ibid.*, p. 513.

³ *Ibid.*, p. 514.

dresse son plan d'attaque. Elle a mis dans sa vie toutes les apparences de l'urbanité : petits colifichets, chapeaux pimpants, bas de soie fine. Son emploi de serveuse l'élève bien au-dessus de sa famille : « Sa fille lui (Rose-Anna) paraissait s'être élevée bien au-dessus d'eux ».¹

Mais tout cela n'est qu'illusion flatteuse. Florentine est un sous-produit de la civilisation urbaine. Sa coquetterie tient dans un bâton de rouge et dans un poudrier. La pauvreté de sa mise, la rusticité de ses manières et de son langage dénotent le peu d'influence de la ville sur elle. Son travail pourrait passer pour une forme d'intégration ; elle le déteste parce qu'il l'expose sans cesse aux propositions malhonnêtes des hommes. Au fond sa position est pire que celle de Rose-Anna : elle ne se rattache plus à la campagne, mais elle n'appartient pas encore à la ville.

Cette impossibilité de se situer fait tout son drame. Comme les campagnards, elle reste profondément solidaire de sa famille. C'est elle qui en est le plus ferme soutien moral et . . . pécuniaire : « Florentine, si débrouillarde, si assurée, serait leur salut ».² Pourtant elle sait bien que tous ses sacrifices équivalent à des coups d'épée dans l'eau. Elle aurait beau donner tout son salaire, tous ses pourboires, se priver du nécessaire, le sort de la famille n'en serait pas changé. C'est une cause perdue : « S'échapper, elle seule, de leur vie, c'était déjà beaucoup, c'était déjà très difficile. Prendre les siens avec elle, s'élever à l'aisance, elle l'aurait voulu, mais elle reconnaissait que c'était inutile d'y penser ».³

Elle reste également très attachée à la morale familiale traditionnelle. Pour elle, des fréquentations sérieuses doivent se faire selon les rites d'autrefois. Elle voudrait tout de suite un prétendant sérieux et assidu qui la courterait sous le regard des parents. Mais comment y parvenir dans les petits logements de faubourg surpeuplés d'enfants ? Au fond elle est un peu victime de la morale traditionnelle en recevant Lévesque chez elle en l'absence de ses parents.

Toutefois cette absence de définition n'atteint pas l'idéal de Florentine. La jeune fille sait bien ce qu'elle veut. À l'instar de Phonse, Pitou et Boisvert, elle subit les perpétuels assauts de la publicité et, comme une musique de fond qui agrémenté la grisaille de ses journées, elle entend toujours la rumeur de la « grande ville grisante, bien vêtue, bien nourrie, satisfaite . . . ».⁴ Dans son imagination, elle se voit attifée de ses colifichets dans les halls des grands cinémas, dans les grands cafés, dans les demeures bourgeoises. Aussi les quelques fois qu'elle entre effectivement en contact avec le monde urbain — ses dîners au restaurant — tout son plaisir lui vient de son image qu'elle tâche de faire correspondre à ses rêves. À la poésie de la campagne,

¹ *Ibid.*, p. 161.

² *Ibid.*, p. 224.

³ *Ibid.*, p. 165.

⁴ *Ibid.*, p. 21.

si vive chez Rose-Anna, a fait place la poésie des affiches, de la réclame et des vitrines des grands magasins.

Comment atteindre ce monde de rêve ? Pour une petite serveuse sans instruction, sans manières, condamnée à soutenir une famille nombreuse, il n'existe qu'une chance, le mariage. Florentine en a une claire conscience :

« Florentine en vérité ne gardait qu'une impression nette, âpre comme son sourire figé: c'est qu'il fallait jouer maintenant, immédiatement, tout ce qu'elle était encore, tout son charme physique dans un terrible enjeu pour le bonheur. »¹

En d'autres mots, tout son avenir tient à son *sex-appeal* bien éphémère, il faut l'avouer. La jeune fille mal nourrie, mal logée, perpétue « la faiblesse héréditaire, la misère profonde ». Déjà aux commissures des lèvres se devine le pli dans lequel coulera le modelé, la grâce des joues. Le temps presse et Florentine veut mettre en valeur tous ses appas. Ses petites robes, ses bas de soie, ses colifichets lui semblent des atouts irrésistibles qui rendent sa victoire certaine. Toutefois, dans sa hâte, elle doit éviter de se jeter à la tête de garçons qui l'abandonneront après avoir abusé d'elle.

Pour suivre cette politique, Florentine conduit ses amours avec la hardiesse d'une citadine, mais aussi avec la retenue de la campagnarde. Elle se fait provoquante avec Jean Lévesque, accepte les rendez-vous d'un inconnu, se laisse payer des repas chers sans examiner les intentions véritables du garçon. Par contre, elle fait converger toute son action vers un but unique: amener Jean à la maison pour en faire son prétendant déclaré. Elle joue en somme avec le feu pour obtenir la sécurité.

Elle croit ainsi pouvoir échapper au déterminisme de sa classe sociale: « elle apercevait la vie de sa mère comme un long voyage gris, terne, que jamais, elle, Florentine n'accomplirait ». ² Mais ce n'est là qu'une illusion de jeunesse. Elle répète l'histoire des jeunes prolétaires qui se livrent au premier séducteur comme à un libérateur et se font abandonner une fois enceinte. C'est ainsi que normalement elle devrait déchoir au plus bas de la société. Heureusement la guerre presse de nombreux soldats de se marier avant de passer en Angleterre. Pourquoi ne pas profiter de cette aubaine ? Emmanuel lui offre, en plus de l'argent, l'avantage de conserver une réputation que sa grossesse ne tardera pas à trahir. Ce mariage serait une tromperie répugnante ? Pour les prolétaires, les beaux sentiments sont un luxe. Voilà ce que Florentine a appris de la ville et qu'ignorera toujours sa mère.

Au contraire de Florentine, Jean Lévesque donne tous les signes d'un citadin véritable. Vêtu avec recherche, il a l'allure désinvolte des gens qui gagnent leur argent facilement. Il fréquente de grands restaurants et va aux spectacles. Mais, au fond, il donne le change; il part même de plus loin que

¹ *Ibid.*, p. 20.

² *Ibid.*, p. 158.

Florentine. Orphelin, « il a servi de marchandage avec les saints »¹ et s'est retrouvé au sein d'une famille adoptive qui ne lui pardonnait pas son origine trouble. Sa jeunesse n'a été qu'une série d'humiliations, dont il aspire à se venger. Au contraire de Florentine, il est rempli d'amertume et dévoré d'ambitions. Il regarde la montagne avec envie et visite les quartiers chics pour entretenir ses convoitises. Dans sa petite chambre en désordre, qui lui rappelle son état transitoire, il prépare son brevet d'ingénieur, véritable passeport pour le monde urbain. Avec une lucidité peu commune aux gens de son quartier, Jean sait que la guerre va être pour lui le bonheur d'occasion : « Ça prend une guerre pour qu'on voit clair parmi les hommes ».² L'appel sous les armes va clairsemer les rangs et permettre l'accession aux meilleurs postes.

Tout ce beau plan est toutefois mis en péril par la petite Florentine. Jean le cérébral a compté sans sa sensualité. Il a beau railler, il éprouve une certaine attirance pour la petite serveuse. Rentré chez lui après la scène du restaurant, il ne peut étudier tant l'image de la jeune fille l'obsède. Un peu par lâcheté, un peu par amour-propre, il la revoit sans connaître le mobile de sa démarche. Plus tard, il trouve la signification de Florentine :

« Florentine elle-même personnifiait ce genre de vie misérable contre laquelle tout son être se soulevait. Et dans le même instant, il saisit la nature du sentiment qui le poussait vers la jeune fille. Elle était sa misère, sa solitude, son enfance triste, sa jeunesse solitaire; elle était tout ce qu'il avait haï, ce qu'il reniait et aussi ce qui restait le plus profondément lié à lui-même, le fond de sa nature et l'aiguillon puissant de sa destinée. »³

Renoncer au passé n'était pas aussi facile que le jeune ouvrier pragmatique le croyait. Florentine le poursuit, s'attache à ses pas pour le forcer à unir leur sort. Jean finit par céder, par s'unir physiquement à la fille de la misère. Le sort implacable qui préside à la destinée des prolétaires vient de s'abattre sur lui : en sortant du logement de la rue Beaudoin, « il éprouvait le sentiment très net d'avoir irrémédiablement engagé sa liberté ».⁴ Toutes ses tentatives pour accéder à la montagne auront été vaines. Il devra épouser la misère et répéter la vie de la génération précédente. Mais l'impératif moral qui emprisonne dans le cycle de l'éternel recommencement peut se briser. Pourquoi se sentirait-il responsable vis-à-vis de Florentine puisque les usines de guerre lui permettent une mobilité capable de dérouter n'importe qui ? Les remords lui viennent et il en éprouve de l'irritation : « Ce qui l'irritait encore le plus, c'était de ne pas retrouver cette pleine possession de soi qui exclut tout sens de responsabilité ».⁵ Mais l'accession à la grande

¹ *Ibid.*, p. 275.

² *Ibid.*, p. 48.

³ *Ibid.*, p. 280.

⁴ *Ibid.*, p. 283.

⁵ *Ibid.*, p. 283.

vie urbaine vaut bien quelques tiraillements de conscience. D'ailleurs il n'y a que des saluts individuels à la ville.

Ainsi *Bonheur d'occasion* présente deux couples en passe d'intégration urbaine. L'un, marqué par ses origines campagnardes, oppose une certaine résistance aux pressions de la ville, résistance bien inutile puisque l'artisan se prolétarise et que seule la misère donne une cohésion à la famille. Le foyer Lacasse est miné de l'intérieur par une action dissolvante jusqu'au jour où la guerre le fait éclater. Seuls les individus s'intègrent à la ville, non les familles. L'autre couple, libéré des attaches campagnardes, recherche l'intégration à tout prix. Florentine et Jean voudraient bien rester fidèles aux valeurs traditionnelles dans la mesure où elles s'accordent à leur but. Mais ils n'hésitent pas à les trahir dès que la guerre leur fournit l'occasion d'échapper à leur destinée de classe.

Il ne s'agit pas là d'existences uniques. Rose-Anna et Florentine sont des types à travers lesquels tout le drame d'un peuple se joue. La romancière a voulu nous en donner une idée en créant une foule de personnages secondaires qui ouvrent à l'imagination des perspectives nationales. Ils représentent tous les déracinés bloqués dans leur processus d'urbanisation par une société capitaliste uniquement soucieuse de production et de consommation. Pariés de la société urbaine, ils le sont non seulement par leur manque d'argent, mais aussi par leur langue et leurs institutions réfractaires à une civilisation qui s'élabore en anglais. Groupés en une ceinture de faubourgs autour de Montréal, ils auraient ainsi perpétué longtemps encore leur vie de ruraux déracinés si la guerre n'avait forcé les capitalistes à s'occuper d'eux.

Leur intégration s'est faite, mais plutôt par fraude, et encore reste-t-elle marginale. L'armée et les usines de guerre leur ont donné l'argent pour participer à la civilisation des autres mais rien de plus.

Maurice LEMIRE

*Centre des études universitaires,
Trois-Rivières.*